

Coupure de réveil

Martin Pigeon

Number 77, Summer 1998

Le père

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13696ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pigeon, M. (1998). Coupure de réveil. *Moebius*, (77), 21–30.

MARTIN PIGEON

Coupure de réveil

*C'est quelque chose que de se savoir réduit
à ses propres forces.*

*On apprend alors à s'en servir
comme il convient.*

Freud, *L'avenir d'une illusion*

Évoquer la coupure lorsqu'il est question du père n'est pas pour surprendre. Que ce soit un psychanalyste en plus qui l'évoque relève pratiquement du cliché. «Le père fait figure de tiers entre la mère et l'enfant, il doit couper cette relation fusionnelle, voire menacer l'enfant de... castration», et patati et patata. Cette description n'est pas fausse, mais insuffisante, très insuffisante.

L'œdipe fait maintenant partie du langage courant. Succès de Freud? Non. Plutôt une psychologisation du tranchant de sa découverte: l'œdipe est devenu un «stade» de développement, comme si l'inconscient se développait! L'expérience psychanalytique montre plutôt que l'inconscient est l'insistance du désir qui se manifeste dans notre rapport à l'Autre, rapport ayant pour noyau ce que Freud a nommé le complexe d'Œdipe.

Cette référence œdipienne chez Freud cherche à répondre à une question qui le poursuiva jusqu'à sa mort: «Qu'est-ce qu'un père?» Cette question n'intéresse pas seulement le champ psychanalytique, mais toute l'organisation humaine: de la famille à la nation, du milieu du travail au milieu religieux. En plus de la problématique du lien social, cette question traite également de la dimension éthique de l'être humain.

Plutôt que de cerner la question du père par le biais de sa position tierce entre la mère et l'enfant, je l'aborde-
rai du lieu où cette question se pose pour chaque sujet dans sa réalisation subjective. Mon propos déplacera ainsi

le lieu sur lequel est généralement située la coupure lorsqu'il est question du père: se couper du père, mais pas de n'importe quelle façon. **Se passer du père à condition de s'en servir**, selon l'expression de Lacan.

Ce passage n'impliquerait-il pas la dimension de l'acte, l'acte en tant que moment où nous avons, à nos risques, à nous engager dans notre désir?

Avant d'aborder cette question, un détour s'impose.

* * *

La psychanalyse s'intéresse au père en tant qu'il concerne la subjectivité du sujet¹, et non celle du père. La question du père en est une de rapport au père. Mais ce rapport est ambigu et ce, en raison de la contradiction que le père incarne. Ainsi: le père demande à son fils à la fois de faire comme lui (chercher l'objet de son désir du côté des femmes), et de ne pas faire comme lui (l'objet du désir du père lui est interdit)²; ou encore: ou bien le père se refuse à situer sa fille comme objet de désir, laissant celle-ci aux prises avec un sentiment d'abandon, ou bien il est en position de séducteur, et n'occupe plus, par conséquent, une place de père. Le père, inévitablement, défaille et ne peut pas arriver à répondre aux attentes qu'on lui adresse. Vérité insupportable, que le sujet préfère de loin refouler.

Toutefois, c'est néanmoins ce défaut du père qui introduit le sujet dans le champ de la réalité et dans l'ordre sexuel. Ce défaut fonde sa fonction première: la préservation du désir. Il pointe l'objet du désir tout en l'affectant d'un interdit. Loin donc de le défendre, la loi ouvre la voie au désir³. Le père permet en défendant.

- 1 Je souligne que le «sujet», terme qui revient à plusieurs reprises dans ce texte, désigne cette caractéristique de l'être humain d'être affecté par l'inconscient
- 2 La contradiction se résout ainsi: «Fais ce que je te *dis* et non ce que je fais.» Le rapport au père en est un de croyance à sa parole.
- 3 Ce n'est pas d'hier que ce rapport du désir et de la loi fut remarqué. Saint Paul déjà écrivait: «Que dirais-je donc? Que la loi est péché? Que non pas. Toutefois je n'ai eu connaissance du péché

(Soulignons, sans nous y attarder, que le père, celui qui est nécessaire à la constitution de notre subjectivité, se réduit à une fonction et non à un personnage: le bon papa, le père sévère, le pauvre con... Cette fonction est généralement assumée par le personnage paternel, qu'il soit le géniteur ou non, mais elle peut l'être aussi par un trait signifiant quelconque, du moins en tant que ce trait soit ou ait intéressé le désir de la mère.)

La mise en place de cette fonction est cruciale pour le sujet quant à son inscription dans l'ordre du désir. À constater la morosité subjective qui frappe tant le champ social (dépression, burn out, ennui, difficulté à tenir parole, etc.), et compte tenu de la place centrale qu'y joue la fonction paternelle, il est difficile de ne pas interroger les crises humaines en regard de la place qu'y occupe le père. Prenons un exemple: les familles monoparentales et leur si grand nombre (cette situation familiale étant pratiquement devenue un statut social: «elle est monoparentale», entend-on souvent). Ce phénomène marque l'absence du père et son déclin, souligne-t-on. Mais n'est-ce pas plutôt l'indice de son omniprésence, au sens où les parents de ces familles monoparentales n'arrivent pas à se passer de leur propre père? La mère, qui reste avec ses enfants, ne reconnaissant pas à l'homme avec lequel elle a eu ses enfants une place de père, cette dernière étant attribuée au père de la mère. Le père qui n'arrive pas à occuper sa fonction paternelle, celle-ci impliquant de transformer le rapport qu'il entretient avec son propre père – le passage d'une position de fils à celle de père ne s'effectue pas. Le problème est donc moins l'absence du père qu'une difficulté à s'en passer, et ainsi à mettre en acte sa subjectivité et s'y impliquer.

D'où le père tire-t-il cette puissance de préserver le désir? Autrement dit, sur quoi s'appuie l'efficace de son

que par la loi. En effet, je n'aurais pas eu l'idée de la convoitise, si la loi n'avait dit: "Tu ne convoiteras pas." Mais le péché trouvant l'occasion a produit en moi toutes sortes de convoitises grâce au précepte. Car sans la loi, le péché est sans vie.» («Épître aux Romains», chapitre 7, paragraphe 7, cité par Lacan dans son séminaire sur l'éthique de la psychanalyse)

interdit? Selon le schéma œdipien classique, le fait que le père soit le lieu d'adresse du désir de la mère lui octroie d'emblée une autorité. Certains phénomènes cliniques, cependant, amènent Freud à réarticuler ce schéma. Lacan, pour sa part, souligne que le mythe d'Œdipe n'est qu'un rêve⁴: croire qu'en tuant le père, on peut avoir accès à la jouissance, c'est-à-dire à la mère. Rappelons-nous ce que Freud nous dit du rêve: outre l'accomplissement du désir qu'il réalise oniriquement, il maintient le sommeil du rêveur.

Mais on ne peut pas sans cesse éviter la rencontre brutale du réveil...

Afin de se réveiller de son rêve, et de répondre à certaines questions que lui pose sa clinique, Freud invente un autre mythe, celui du Père de la horde primitive⁵. De quoi s'agit-il? D'un mythe, c'est-à-dire d'une réponse à un impossible à dire, à une vérité qui échappe au savoir. Dans ce mythe, le Père, qui jouit de toutes les femmes (rien de plus impossible!), est tué par les fils. Mais contrairement au mythe d'Œdipe, le meurtre ici renforce l'interdit de la jouissance. Les fils, qui à la suite du meurtre se lient fraternellement, élèvent le père mort au rang de totem (de nom) et lui vouent un amour.

Le meurtre du père fonde ainsi le lien social! Ce que les phénomènes de groupe démontrent bien: les membres d'un groupe se soudent d'autant plus que le fondateur est exclu... et aimé, que ce groupe soit familial, religieux, politique, etc. Autrement dit, c'est le défaut de jouissance que transmet le père mort par le biais de son nom qui donne accès à l'ordre du désir. Le culte de l'amour du père, via la culpabilité, venant ensuite occulter sa discordance.

Cet amour fait ainsi exister le père pour le sujet là où, à la question de la jouissance et à la question du «que me veut l'Autre?», le père répond par un manque. L'appui sur son nom, sur l'amour qui lui est adressé, permet au

4 Jacques Lacan, *Lenvers de la psychanalyse* (1969-70), Paris, Seuil, 1991, p. 135.

5 Sigmund Freud, *Totem et tabou* (1912), Paris, Payot, voir le chapitre 4.

sujet de contrer l'angoisse que suscite l'espace maternel – le père vient séparer le sujet du corps de l'Autre maternel. C'est ce qui précisément fait défaut chez le psychotique. Alors que le névrosé, lui, s'appuie bel et bien sur le père, en tant que celui-ci est plus ou moins loin du père mythique, du père Idéal: ça laisse ainsi à désirer⁶. La difficulté pour lui est plutôt d'arriver à s'en passer.

La loi, dont le père est le représentant, fonde le désir sur un défaut de jouissance. Mais cette loi s'appuie sur une exception qui se situe hors la loi: une jouissance absolue supposée au père mythique⁷. Cette exception est nécessaire au déploiement du désir. Sa présence dans notre espace mental est une condition pour que nous puissions être en lien avec l'Autre et que nous puissions adresser nos intentions subjectives. Autrement dit, il faut avoir été privé (par le père) pour être amené à demander ce que l'on suppose avoir perdu.

Il va de soi que l'homme qui incarne pour un sujet la fonction paternelle n'est pas ce père mythique – il lui est impossible d'être à sa hauteur. Néanmoins, l'homme qui incarne la fonction paternelle – c'est-à-dire l'homme qui est reconnu à cette place par la mère du sujet – a à l'occasion à faire ses preuves et à y mettre du sien. Qu'est-ce à dire? On voit bien, cliniquement, qu'un père gentil, docile et conciliant est loin d'être ce qu'il y a de mieux pour un enfant. Il est préférable qu'il soit, de temps à autre, gêneur, détestable et craint.

-
- 6 Que le père ne soit pas à la hauteur du père Idéal (qu'il soit en faute) constitue l'essence de la plainte de l'hystérique; l'obsessionnel, quant à lui, prend sur soi la faute imputée au père. Deux formes qui, enrobées soit par l'amour, soit par la haine, visent le même but: sauver le père; croire que néanmoins le père puisse répondre à la question de l'existence du sujet; occulter le réel défaut du père, et faire ainsi l'économie d'avoir à y répondre.
- 7 La jouissance dont il est ici question ne correspond pas à un plaisir intense, mais à quelque chose (d'impossible) dont le sujet suppose à l'Autre la possession. Par exemple, les phénomènes de rivalité et de jalousie: ce n'est pas de ne pas avoir l'objet jaloué qui est en jeu, mais l'insupportable lié au fait de supposer que quelqu'un d'autre jouit à ma place.

Le père fait infraction. Infraction, tout d'abord, à la relation mère-enfant, mais aussi au regard de la loi. Que le père ne soit pas toujours que le représentant de la loi, mais qu'il lui arrive de poser des gestes qui la transgressent, réactualise sa fonction qui s'appuie sur l'exception du père mythique (pas besoin pour cela de commettre un grand crime, d'emblée le père transgresse la loi en n'arrivant pas à toujours faire ce qu'il dit). Pour s'en convaincre, on a qu'à voir l'ampleur que prennent ces gestes dans l'histoire du sujet, idéalisant et mythifiant la figure paternelle. Ces gestes font événement dans l'histoire du sujet (que ce soit un père défiant l'autorité; un père frappant son enfant alors que ce comportement est interdit; etc.). À l'inverse, la dérobade du père face à l'acte fait tout autant événement pour le sujet⁸.

Ces événements, où se manifeste ou pas une représentation du père mythique, s'avèrent cruciaux pour le devenir du sujet, en raison de l'écart qui se creuse entre cette manifestation de l'Idéal du père mythique et sa manifestation quotidienne (donc, père défaillant). C'est cet espace qui donne lieu au désir. Toutefois, cet Idéal aliène le désir du sujet – d'où le dépassement du père.

La nécessité que le père fasse infraction est d'autant plus évidente que l'homme qui incarne sa fonction n'y parvient pas. Le sujet cherchera donc à suppléer à cette absence, ou encore, à appeler sa présence.

Suppléer à l'absence du père mythique revient, pour le sujet, à l'inventer. Rien de plus facile à inventer et à croire qu'un père, que ce soit un père tyrannique, un père

8 Ainsi ce souvenir de Freud: «J'arrive à l'événement de ma jeunesse qui agit encore aujourd'hui. Je devais avoir dix ou douze ans quand mon père commença à m'emmener en promenade et à avoir avec moi des conversations sur ses opinions et sur les choses en général. Un jour, pour me montrer combien mon temps était meilleur que le sien, il me raconta le fait suivant: "Une fois, quand j'étais jeune, dans le pays où tu es né, je suis sorti dans la rue un samedi, bien habillé et avec un bonnet de fourrure tout neuf. Un chrétien survint; d'un coup il envoya mon bonnet dans la boue en criant: — Juif, descends du trottoir! — Et qu'est-ce que tu as fait? — J'ai ramassé mon bonnet", dit mon père avec résignation. Cela ne m'avait pas semblé

spirituel, Dieu le Père ou le père Noël⁹. L'invention du père s'avère donc nécessaire à la constitution de la structure mentale de l'être humain: inventer du père par le biais de la fiction du «roman familial» ou du «mythe individuel», là où celui qui assume cette fonction, chez le névrosé, défaille (ce qui est inévitable); inventer du père par le biais du délire, là où, chez le psychotique, le père est inopérant. Bien que fictives, ces inventions ont valeur de vérité et soutiennent le désir du sujet.

Le sujet peut également faire appel au père mythique lorsque son père défaille dans sa fonction. Par exemple, l'enfant (ou l'adulte) turbulent qui «attend» qu'un père manifeste son autorité; ou l'enfant dont les cauchemars sont peuplés de monstres terrifiants, figures substitutives du père mythique, figures s'élevant au rang d'objets phobiques. Mais dans ces cas-ci, une question demeure cruciale: ces appels seront-ils entendus?

* * *

Après avoir souligné l'importance que représente la fonction paternelle pour la mise en place du désir, un pas de plus s'impose maintenant. D'être sujet au désir et d'arriver à articuler une intention subjective est une chose, c'en est une autre de réaliser son désir – réaliser son désir ne voulant pas dire le satisfaire, mais, selon l'étymologie, le rendre réel, effectif.

Soutenir son désir, s'y engager et y mettre du sien malgré le prix que ça nous coûte, relève de l'acte, d'une mise en acte de sa subjectivité. Force est de constater, pourtant, que bien que les occasions où un acte peut être posé ne manquent pas, il semble y avoir régulièrement quelque chose qui le repousse, comme s'il y avait une résistance inhérente à l'acte. Non en raison d'une mau-

héroïque de la part de cet homme grand et fort qui me tenait par la main.» (Freud, *Interprétation des rêves*, Paris, PUF, p. 175.)

9 La forme que prend cette invention se réduit à ce qu'on appelle en psychanalyse le fantasme. Pour le lecteur intéressé, voir l'étude de Freud sur la question du fantasme: «Un enfant est battu», in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF.

vaise volonté, mais parce que, irréductiblement, l'acte nous fait horreur: l'acte implique un déchirement et ne s'accomplit jamais sans perte; une fois l'acte posé, plus de retour en arrière possible; ce qui est n'est plus comme avant.

D'ailleurs, très souvent, l'acte brille par son absence. Encore plus actuellement, où les discours ambiants de la société veulent tellement notre «Bien» (c'est-à-dire, veulent faire circuler les biens, économie oblige!) et cherchent tant à nous assurer contre tout risque pouvant nous nuire que l'espace où peut venir s'inscrire l'acte diminue sans cesse. Mais comme l'acte, malgré tout, est nécessaire au sujet, il se manifeste de plus en plus sans être reconnu, sous forme, cette fois-ci, de passage à l'acte et de symptômes de toutes sortes.

Il importe donc d'arriver à définir les conditions favorisant la mise en acte de la subjectivité. La question du père nous apporte certains éléments de réponse: s'en passer (du père) en s'y appuyant.

«S'y appuyer» revient à se soumettre à la fonction paternelle et à sa loi. Loi qui inter-dit, c'est-à-dire qui ouvre un espace au désir – entre les dits. Se servir du père, c'est entrer dans l'ordre symbolique, c'est reconnaître le potentiel créateur du langage; c'est aussi croire au semblant du discours qui noue le lien social.

«S'en passer», c'est reconnaître que la fonction paternelle ne répond pas à tout, qu'elle est en défaut. Défaut qui fait écho à la limite de la parole à pouvoir tout dire. À la question que pose au sujet l'énigme du désir de l'Autre, le père n'a pas de réponse, ou plus précisément, le père répond par un manque. Ce manque pousse le sujet, lorsqu'il se passe du père en s'y appuyant, à répondre de lui-même. Prendre acte du défaut du père permet au sujet d'aborder la jouissance (c'est-à-dire celle qu'il supposait au père) comme manque, pour ainsi pouvoir inscrire en ce lieu son désir. Par conséquent, cette prise en acte implique, d'une part, une absence de garantie pour le sujet quant à la question de son existence; d'autre part, une dimension éthique: prendre sur soi la responsabilité de son acte.

Cette dimension éthique semble aller à contresens des discours actuels:

Le discours de la science qui cherche sans cesse à découvrir un déterminisme à ce qui lui échappe, par exemple, par la découverte d'un gène «expliquant» l'agressivité, l'alcoolisme, la dépression, etc.

Ou encore, lorsqu'on ne reconnaît pas à quelqu'un ayant commis un acte criminel la capacité d'être jugé pour son acte, donc d'en être responsable, du fait qu'il a des problèmes de santé mentale. Ne pas le juger, c'est ne pas le reconnaître comme sujet.

Ce passage – se passer du père en s'y appuyant – ne se fait pas sans heurts. Il peut même arriver que l'on fasse appel à un analyste pour le traverser. Une psychanalyse, c'est l'expérience de ce passage: s'appuyer sur le transfert (sur ce que l'on suppose à son analyste) afin de s'en passer. La réponse de l'analyste offre l'espace nécessaire afin que le sujet puisse arriver à répondre de lui-même aux questions qu'il se posait à travers le prisme de ses symptômes, de ses inhibitions et de ses angoisses. Par conséquent, la réponse de l'analyste implique, pour lui, une destitution de sa position subjective: il n'est pas là pour répondre à la place de l'autre, il ne sait pas pour l'autre, il répond par un manque de réponse – d'où la présence fréquente de son silence – et par la ponctuation (coupure) du discours de l'analysant, ce qui a pour l'analysant un effet de «pousse à l'acte».

Est-il nécessaire de souligner à quel point ce «passage» s'oppose à la logique de notre monde actuel? Plus la peine de nous questionner, des réponses toutes faites nous sont apportées. Ces réponses, disponibles au sujet et lui permettant d'occulter sa douleur d'exister¹⁰, en remettent et laissent croire qu'il y a bel et bien une réponse que l'Autre peut lui donner pour le reconforter. Ainsi y répond-on par un médicament, un bon conseil, une directive éducative, une technique thérapeutique, etc. Le pire n'est pas de chercher à alléger une souffrance psychi-

10 Cette douleur étant simplement l'indice que nous sommes affectés par la limite de l'ordre symbolique, ce qu'incarne la fonction paternelle.

que, rien de plus normal. Le pire, c'est plutôt que ce type de réponse écrase totalement l'espace où un savoir issu d'une élaboration subjective pourrait être mis à l'épreuve par le sujet. Le pire, finalement, c'est d'endormir le sujet et de lui éviter toute possibilité de réveil.